

**7ème PRIX DE LA NOUVELLE DE CORRENÇON**

**PRIX DE L'ONF**

**DERRIERE LES RACINES**

**- Anne Lechevallier-**

Les éléments s'étaient déchaînés toute la nuit. Météo France avait mis la région en alerte rouge. Mais comment protéger son exploitation en tant qu'arboricultrice ? Gabrielle n'avait pu qu'écouter les mugissements du vent, accompagnés du déferlement de l'orage. Dans les premières lueurs de ce matin d'été, elle arpentait, inquiète, les rangées d'oliviers. A première vue, elle s'estimait chanceuse. Quelques arbres gisaient ça et là, pliés, brisés. Mais peu en comparaison de l'importance de la tourmente. Le coteau de gauche avait du abriter une partie de ses plantations. Enjambant une multitude de branchages, se raccrochant aux troncs rugueux, elle avançait, prudemment et tendue, sur le sol détrempe et glissant. Bien que la situation ne fût pas catastrophique, Gabrielle ne se sentait pas rassurée. A mesure de sa progression, un élément la dérangeait mais sans en identifier la nature. Elle parvint dans la dernière partie de son verger. Cherchant du regard son plus vieil olivier, elle couvrit les derniers mètres à la course, s'arrêta et s'effondra au pied de l'arbre abattu. Un olivier centenaire et trapu, au tronc tortueux, mis à terre par la violence du vent, tel un géant terrassé par quelque redoutable guerrier, laissait, à présent, mollement retomber son port altier. Le cœur poignardé, elle approcha sa main et caressa avec émotion, son écorce noueuse, attribut du passage du temps. Elle vivait la souffrance de l'arbre. Cet olivier avait toujours été son préféré. Il avait connu plusieurs générations d'agriculteurs, surmonté vent, pluie, glissement de terrain, gel... Sa forme le différenciait des autres et surtout, au pied de son tronc, un gros rocher blanc émergeait du sol caillouteux. Elle se souvenait, de toutes ces heures, assise auprès de son père à admirer son travail, intimement lié à l'œuvre de la nature, et plus tard après le décès de celui-ci, accompagnant sa mère qui aimait tant s'y installer à l'ombre pour peindre quelques aquarelles.

Le paysage fuyait vers un horizon vallonné, vibrant des couleurs verdâtres propres aux oliviers, laissant deviner la masse évanescence du Mont Ventoux. Les stridulations des cigales reprenaient avec le retour du soleil. Au matin, le vent était tombé aussi subitement qu'il s'était, quelques heures auparavant, déchaîné. L'air portait le désarroi, encore palpable, de la nuit, ainsi que l'impromptue émergence des souvenirs de son enfance, liée à la douleur du vieil olivier. Un froissement. Gabrielle ne bougeait pas, la tête enfouie dans ses mains. Un frottement. Elle repoussa la masse sombre de ses mèches ondulées. Un battement. L'oreille alertée, la jeune femme releva son visage, baigné de larmes. Une feuille jaunie se plaquait

contre sa jambe, frémissait, s'arrêtait, vibrait au rythme de quelques derniers soubresauts de vent. Machinalement, la jeune femme s'en saisit.

Rendez-vous demain soir à 20h à notre arbre. Super important. Je t'aime M à G

Gabrielle retourna le message. Rien au verso, que ces quelques mots de rencontre et des plis, des replis bien marqués. Un papier trituré, froissé. Un papier perdu. Comment cet étonnant message de rencontre était-il parvenu jusqu'ici? Un minuscule trou laissait penser qu'il avait été punaisé. Pensive, la jeune femme manipulait le petit papier jauni, sans doute, arraché d'une page de cahier. L'écriture régulière suivait consciencieusement les lignes légèrement effacées par le temps. Sans raison, une forte émotion l'assailait. Elle avait toujours été sensible aux histoires d'amour ou était-ce parce qu'il lui semblait reconnaître l'écriture? Se pourrait-il que sa mère ait écrit ce texte? Et ces lettres capitales? Le M correspondrait à l'initiale de Mathilde! Un vide immense la submergea. Nullement guérie de sa disparition, survenue trois ans plus tôt, mais en guérit-on jamais, Gabrielle s'absorbait à la lecture et relecture du court texte.

Un claquement régulier l'extirpa de sa réflexion. Une enveloppe coincée, entre les racines de son vieil olivier terrassé, battait l'air, tel un pavillon au vent. Qu'est-ce qui traînait encore? Prestement, elle l'attrapa, la retourna et fut saisie par l'inscription qui se détachait sur le blanc du papier: Mathilde.

Avec des gestes peu assurés, la jeune femme ouvrit le rabat décollé et fit lentement glisser la feuille, pliée négligemment en quatre. Une écriture nerveuse et serrée ne couvrait qu'une petite partie de la lettre.

Mathilde, excuse-moi pour le mal que je vais te faire. Je ne viendrais ni ce soir, ni aucun jour. Je dois m'éloigner. Ne me demande pas pourquoi. Mais sache que je t'aime comme un fou. Gabriel, ton cœur pour la vie.

Mais qui était ce Gabriel? Rêveusement, la jeune femme effleurait la lettre. Sa mère avait eu un amoureux qui, malgré la force de ses sentiments, l'avait quittée. Son cœur se serra. Comme Mathilde avait du souffrir. Endurer, pleurer, se sentir trahie. En avait-elle guéri? Quelle bizarre impression de découvrir la vie amoureuse de sa maman. Avait-elle été aussi romantique qu'elle quand la charge de travail ne la submergeait pas trop, et qu'elle sortait au cinéma, rencontrait des amis?

Ces différents courriers ne traînaient pas par hasard au pied de l'arbre.

Gabrielle bondit, contourna le tronc, écarta quelques racines et aperçut un autre coin blanc. Serait-ce une autre correspondance? Creusant légèrement, elle dégagea une boîte en bois peint. Le couvercle avait glissé, la terre s'était infiltrée. Elle secoua le tout, et vint se rasseoir, sur le tronc couché, tel un banc accueillant. Le soleil était déjà haut mais Gabrielle ne percevait plus son environnement. La chaleur suffocante. Les odeurs d'herbes séchant. Les ritournelles des oiseaux. Les stridulations des cigales. Seul lui importait le contenu de cette

boîte, enterrée au pied de l'olivier. Elle se saisit d'une enveloppe sur laquelle l'inscription à l'encre bleue était en partie effacée: «A ma fille chérie. »

Le 18 mars 2001

Chère Mathilde,

Contrairement à ce que tu veux me laisser croire, ainsi que les médecins de l'hôpital, je sens la fin proche. Elle ne me fait pas peur, j'ai eu la chance de profiter de toutes les joies de la vie, mais je ne peux pas quitter cette terre sans me délester d'un fardeau. J'ai toujours essayé d'être droit et honnête, alors je ne suis pas fier de ce que je dois t'avouer. Tu te souviens (sans en douter) de Gabriel, ce jeune homme venu participer au ramassage des olives, un automne. Il s'était permis (à mes yeux de père) de te séduire! Comme je lui en voulais! Tu étais encore si jeune, si naïve, si fraîche. Ses parents travaillaient de l'autre côté du Ventoux pour mon copain Jean-Claude. Il les logeait et fermait les yeux sur quelques anciens agissements douteux du père. J'ai menacé Gabriel de faire des histoires à sa famille s'il ne t'oubliait pas. Je n'imaginai pas que tu aurais si mal et surtout de ce qui suivrait. Quelques mois après, j'ai fait des démarches pour le retrouver. Ses parents étaient sans nouvelles, il s'était engagé dans la marine. J'espère que tu pourras, un jour, me pardonner. Je t'aime si fort. Ton père

Que voulait dire son grand-père par « et surtout de ce qui suivrait » ? Connaît-on jamais totalement sa famille ? Gabrielle imaginait que ces histoires ne se rencontraient que dans les livres ou les films. Elle, si terrienne, si concrète. Elle coinça l'étrange aveu avec les deux précédents sous sa cuisse et explora à nouveau le coffret. Elle en sortit un délicat rouleau de papier Vélines. Gabrielle dénoua le ruban rose pâle avec précaution, le déroula avec appréhension. Son instinct l'alertait qu'un tournant de sa vie s'amorçait. Un profond sentiment de désarroi et de solitude s'insinuait lentement en elle. Malgré la chaleur accablante, des sueurs froides la faisaient frissonner. Un étourdissement, un vertige, une peur. Un gouffre s'ouvrit sous ses pieds à la lecture des premiers mots.

A ma fille, ma toute petite fille,

Délicat papillon,  
Tout juste sorti de son cocon,  
Tes traits si exquis  
M'incitent au croquis,  
Petit bébé, né de l'amour,  
Tu le porteras en toi pour toujours,  
Par ton prénom, écho de celui de ton papa,  
Il vivra en toi pour moi.  
Ta maman, et si fier de l'être.

Une délicate aquarelle de bébé dans son berceau accompagnait le poème. Les larmes coulaient sur les joues de Gabrielle, sans qu'elle en fût consciente. Son père, celui qui l'avait élevée, accompagnée à l'école, faite rire ou frémir à la lecture d'une histoire dans son lit, poussée sur la balançoire, de plus en plus haut, au rythme de ses cris de joie, mêlés à une délicieuse crainte, faite tournoyer au-dessus de sa tête, celui qu'elle avait toujours appelé papa, n'était pas son père géniteur. Elle pensait, ce matin, avoir eu de la chance après la tourmente de cette nuit, qui avait épargné son exploitation. Mais le déferlement avait lieu maintenant. Son olivier abattu matérialisait le terrassement de son esprit. Les derniers soupirs de l'arbre s'associaient à l'anéantissement de son cœur. Machinalement, elle s'empara d'un petit carton, coincé au fond de la boîte dans la doublure mordorée.

Artiste, sculpteur sur bois

Gabriel Muret

Place du puits

26170 Buis-les-Baronnies

[muretgabriel@wanadoo.fr](mailto:muretgabriel@wanadoo.fr) 06 95 13 77 18

Gabrielle n'avait pas l'habitude de fréquenter le milieu de l'art. Un verre à la main, elle se faufilait discrètement, glissait au milieu de la foule qui s'accumulait, dans la galerie, pour le vernissage de l'exposition de sculptures sur bois. A l'écoute des remarques, enregistrant les commentaires élogieux, la jeune fille revint vers un attroupement plus important. Un homme, au cheveu encore épais mais déjà blanc, releva la tête et lui sourit généreusement. S'excusant, il se détacha du groupe et vint vers elle. Son sourire lui était exclusivement destiné. Quelle chaleur sur son visage ! Glissant son bras sous celui de Gabrielle, il lui chuchota :

« Tu ne voudrais pas que nous allions nous asseoir, un instant, sur notre banc ? »

Un flash photographique les surpris juste au moment où elle posait avec abandon la tête sur l'épaule de son père, tout en caressant avec amour les veines lumineuses du bois d'olivier sculpté, poncé, travaillé avec amour.

« C'est comme si maman était avec nous ! » Ajouta-t-elle.